

Une grande boucle, une petite boucle, un rond.

Isabelle Cachera

Ce matin-là, quelque part en montagne, sous la tente, je sais tout de suite que j'attends un enfant.

Une empreinte déjà. À peine en moi.

Les mois se suivent, insouciant, confiant, joyeux. J'adore mon ventre qui s'arrondit. J'observe mon corps, à l'affût du moindre changement, du plus petit frémissement. Lorsqu'il bouge la première fois, ça ressemble au pétilllement des bulles de champagne. Mes mains caressent mon ventre, mes mots caressent l'enfant.

C'est un garçon. Très vite, son prénom est choisi, Léo. Je dessine dans l'air, une grande boucle, une petite boucle, un rond.

Il est en moi, mais il n'est pas moi. Ma vie ne sera jamais plus la même. Je suis responsable, je suis la garante. Tout partager, les joies, les rires, les chagrins, les questions, la musique, les livres, les films, les gourmandises, les conversations, les plaisirs, les doutes, les mots.

Je lui parle, je lui décris ce qu'il ne voit pas encore, les paysages, la beauté du monde. Ne pas craindre mes émotions, les accueillir. Mes mots-caresses le réconfortent.

Jamais, l'intimité ne se rencontre ainsi.

Le 11 mai, il ne bouge plus. Peut-être est-il trop à l'étroit. Peut-être prépare-t-il son entrée dans le monde du dehors, ou alors, il dort profondément pour prendre des forces.

On me répond de ne pas m'inquiéter. Je marche, je m'agite, un peu, beaucoup, pour qu'il esquisse un mouvement, même minuscule.

À 22 h, des contractions, elles s'intensifient, elles m'interpellent. Je téléphone à Christian, le futur papa, il est loin, à 4 h de nous. Mes parents m'emmènent à la trop petite clinique de notre trop petite ville.

Ma mère reste avec moi. La sage-femme, c'est le nom donné, mais *elle* ne peut décemment pas le porter, ce serait incohérent, incompatible, antinomique. Je l'appellerai donc « *elle* », sans majuscule, *elle* est à part, *elle* est en dehors de moi. *elle*, à son évocation, mon cœur se serre, s'emballe. Les traits de son visage sont flous, mais sa voix résonne. Ses mots sifflent dans ma tête. Ses mots brutaux, ses

mots factices, ses mots indifférents, ses mots assassins, ses mots sadiques, ses mots irresponsables.

Et si *elle* avait fait autrement ? Je la hais.

Empreinte sombre, empreinte-entaille.

*Elle* me dit, *le col de l'utérus n'est pas ouvert*. Le col ? La montagne ? L'hiver, le froid, la neige.

Mon bonhomme, nous allons devoir grimper, gravir ce col, prépare-toi, la route semble longue. Nous sommes tous les deux mon grand, je suis là, n'aie pas peur. Ne pas m'affoler, ne pas lui transmettre l'inquiétude, garder l'esprit clair. Le prévenir de la tempête qui s'annonce, s'unir, affronter et avancer ensemble.

Les contractions se rapprochent, les cols se succèdent, leur vitesse, leur violence s'intensifient. Ne pas tomber, ne pas me fracasser, ne pas nous fracasser.

Inlassablement, je lui crie à *elle*, la même question, le bébé souffre comme moi ? Pas de réponse, à la place, *elle* affirme, véhémement, *pas de péridurale, le col n'est pas ouvert, votre mère, vous croyez qu'elle a eu une péridurale. elle ne sait pas, elle*, ce qu'*elle* est en train de déterrer.

Ma mère, près de moi, semble tétanisée, emmurée, sonnée, balayée. Son premier enfant, Arnaud, ne pourra pas vivre.

Empreinte-abîme.

*Elle est* hermétique, coincée dans sa rigueur, obéissante, aveugle et sourde.

J'ai envie de la gifler, *elle* avec sa morale archaïque déplacée, « *tu enfanteras dans la douleur* ». Je me recentre, ne pas gaspiller mon énergie.

Les contractions se succèdent. La vague devient houle, déferlante, crête, creux, sommet, abysse. La nature se déchaîne, montagne, mer. Tout se mélange. C'est le déluge, lames de fond.

Reprendre pied, respirer. Peur d'être aspirée. Non. Tenir. Il a besoin de moi. Embarqués dans le même navire. Pas d'échappée. Capitaine. Moi. Le porter sur le rivage. Résister. Je me lève. Je marche. Je plie sous la douleur. Je me perds dans la tourmente. Traverser. Où est le phare ? Léo, je l'ai emmené. Léo, pardon. Léo, je dois le conduire sur la terre ferme.

Le gynéco arrive. Le jour s'est levé, je n'avais pas vu la lueur de l'aube. La péridurale, grande aiguille. Enfin. Instantanément, la mer se retire, les vagues deviennent douces. Mes forces, ma joie, mon impatience reviennent. Léo. Apaisement. Je suis sur la rive, il est toujours en moi. Nous n'avons plus mal.

Léo fait son entrée dans le monde, il est midi.

Sa tête est noire de cheveux, Léo, bonjour. Mais, pas le temps, affolement, on me l'enlève, on me l'emmène, ailleurs, à côté...

Il ne crie pas.

Je t'en supplie mon Léo, crie, je ne te connais pas encore.

Tu cries...

Merci.

Christian a suivi Léo, les soignants. Je suis seule, exsangue, vide, béante. Tout devient bribes, tout se mélange, les sons, les bruits, les mots, les lumières, les odeurs, les gestes. L'inquiétude enfle, tous mes sens aux aguets.

On se souvient que je suis là, le placenta s'échappe.

On me protège, on me cache quelque chose.

NON, je veux savoir tout. Parlez. Où est Léo, pourquoi je ne peux pas le rencontrer ? Je dois le voir, il a besoin de moi, il est seul. Il doit comprendre que je suis là, il doit entendre ma voix. Je dois le prévenir, poser les mots sur mon absence. Les bébés ont leur maman, tout près, tout de suite. Les bébés reconnaissent la voix de leur maman, les intonations de douceur, comme dans la maison-ventre. Les bébés sentent l'odeur de leur maman et la distinguent entre mille.

Le médecin parle, *tout va bien, un peu de temps est simplement nécessaire.*

Quelques heures plus tard, d'autres mots me percutent, contradictoires, le verdict, *votre enfant doit être transféré, son état s'est aggravé.*

Le voir avant qu'ils ne l'emmènent. J'insiste, je supplie. La couveuse entre dans ma chambre, poussée par des hommes en blouse blanche. Je me lève, je m'approche,

je regarde mon bonhomme, et là un amour incommensurable me submerge. Jamais, de ma vie, je n'ai ressenti cela. Je passe la main dans le trou de l'engin spatial, caresse sa peau, lui souffle mes mots.

Un médecin, quelqu'un enfin nous devine. Léo est déposé avec toute la délicatesse du monde dans mes bras. Je saisis que je dois aller vite. Ce petit être avec ses cheveux noirs dressés, mon petit punk. Je sens la douceur de sa peau, je lui souris. On se reconnaît.

L'empreinte de son petit corps dans mes bras se dessine pour toujours.

Je sais alors immédiatement ce que je dois faire. Je lui murmure que nous allons nous battre, y arriver, nous sommes forts. C'est difficile, épreuve, mais, n'oublie pas cela, bonhomme, je t'aime, je viens vite te rejoindre, attends-moi. Nous déciderons après.

À partir de cet instant, ce 12 mai, je me suis mise en mode guerrière, impossible de poser une quelconque distance protectrice. Nécessité absolue de combattre, je lui avais promis. Avancer. Ce n'était pas du déni. Je mesurais la gravité, mais une force invisible me poussait, une puissance impalpable, inconnue s'était emparée de moi. Je ne me trompais pas, les mamans savent.

Léo, moi, alliés. Naviguer à vue.

Les mots ne sont pas venus, je ne les ai jamais prononcés, jamais écrits. Ils sont restés enfouis en moi, n'appartenant qu'à moi. Impossible de partager. La peur, l'effroi, l'angoisse murés en moi. Si je les nomme, ils existent. Ne pas réfléchir, ne pas penser, juste croire, espérer et cheminer.

Je ne regardais personne, je ne parlais pas beaucoup, comme si les mots avaient déserté. Je ne pleurais pas non plus.

J'avais imposé ce fonctionnement à tous. Ma mère, parfois, ne pouvait retenir ses larmes. Mes mots furent sans appel. Elle devait taire sa peine, il n'était pas mort, alors on devait avancer.

Je ne pouvais accueillir la peur, le chagrin de l'autre. Rien ne devait altérer mon combat. Aucune ombre ne pouvait s'ajouter à celle qui planait. Besoin de lumière.

Elle n'a plus pleuré devant moi, ma mère.

LÉO et lui seul ! J'ai oublié qui j'étais. J'ai oublié mon corps. J'ai oublié les miens.

Pas de larmes, peu de paroles, ne pas lâcher la garde, sinon l'écroulement. Risquer de ne pas me relever. Impossible.

Je n'occultais pas la réalité. Je devais tout faire pour ne rien regretter. Mener le combat tant qu'il semble imaginable, tant que l'on ne connaît pas tout, tant qu'un couperet n'est pas tombé.

J'ai foi en notre force, en l'envie de vivre de Léo, je le sais... il me l'a dit.

J'ai chassé la culpabilité qui tentait de se frayer un chemin dans mon esprit.

J'ai ignoré tous les SI... ET SI...

J'ai compris que cela ne réparerait rien, n'inverserait pas le sens du courant. Si je laissais ces pensées me pénétrer, elles m'anéantiraient. Les faits ne pouvaient être transformés. Je devais avancer avec ce qui était.

J'ai fait miens, intuitivement, les mots de Marc Aurèle

*« Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé et le courage de changer ce qui peut l'être, mais aussi la sagesse de distinguer l'un de l'autre ».*

Nous sommes le 12 mai 2022, Léo a 30 ans aujourd'hui.

C'est son anniversaire et c'est la première fois que je pose les mots.